



ERVING
GOFFMAN

La vie est-elle une pièce de théâtre ?

Ce sociologue pense la vie comme une scène où chacun essaie de jouer correctement son rôle. Cet observateur des interactions quotidiennes dévoile les coulisses et les lois qui régissent la tragédie humaine.

Par CLARA DEGIOVANNI

C'est un pot de départ à la retraite en grande pompe. Bernard, qui quitte la boîte après trente ans de bons et loyaux services, fait ses adieux à ses collègues avec chaleur et émotion. Le jeune retraité prend congé de l'assemblée sous les applaudissements. Problème: il a oublié son casque de vélo. Il revient donc sur les lieux quelques minutes plus tard. Et là, un léger malaise s'installe. Que faut-il faire? Lui redire au revoir? Rejouer ce moment d'émotion? Faire comme s'il n'était pas là? L'embarras s'installe. Les adieux redoublés sont toujours ratés. Voici ce que le sociologue Erving Goffman appelle une « *fausse note* ». Le terme désigne l'instant lors duquel un événement interrompt le cours habituel d'une situation. La personne qui en est à l'origine risque alors de « *perdre la face* », c'est-à-dire d'écorner l'image flatteuse qu'elle renvoie aux autres. Mais tout n'est pas perdu. Dans ce genre de cas se produit généralement un petit miracle de la vie sociale: chacun prend sur lui pour rattraper la situation. La soirée peut continuer tranquillement grâce au « tact » collectif.

PROFESSION « SCOPOPHILE »

Des cérémonies officielles aux banquets en passant par les rendez-vous galants: Goffman a passé sa vie à analyser ce type de situations mondaines, lors desquelles rien ne se passe exactement comme prévu. Né en 1922 à Mannville, village de l'Alberta, au Canada, il est passionné de chimie pendant son adolescence. C'est au cours de ses études supérieures qu'il bifurque et s'intéresse à la microsociologie, notamment grâce à des professeurs de l'université de Toronto comme l'anthropologue Ray Birdwhistell, qui lui apprend à scruter les moindres détails (par exemple, la façon dont les Américains du sud des États-Unis retroussent la lèvre du bas quand ils sourient). Selon son biographe Yves Winkin, Goffman est peu à peu devenu un véritable « *scopophile* », c'est-à-dire un infatigable scrutateur de la vie sociale.

Enfant de commerçants juifs arrivés d'Ukraine, Goffman se marie avec Angelica Schuyler Choate, issue de la grande bourgeoisie américaine, qui devient sa première lectrice mais aussi sa dactylographe et son éditrice. La découverte de sa belle-famille

aisée, avec ses manières *upper class*, a sans doute contribué à aiguïser son sens de l'observation sociologique. Car pour scruter les gens à la loupe, il faut les côtoyer de près. Goffman pratique la méthode de l'observation participante, qui consiste à s'immerger dans une communauté donnée pour en cerner le mode de fonctionnement. Cette technique s'inscrit dans la tradition de l'École de Chicago, qui développe la sociologie dite qualitative, consistant à aller sur le terrain et à réaliser des entretiens, à l'inverse des méthodes strictement quantitatives, caractérisées par des études statistiques.

À l'âge de 27 ans, il passe une année à Baltasound, au nord des îles Shetland, en Écosse, au sein d'une petite communauté de pêcheurs. Le but de cette escapade n'est pas tant de parler des habitants de ce lieu en particulier que d'en faire un laboratoire d'observation de la vie sociale en général. Comme le mentionne Winkin, il s'installe alors dans le seul hôtel de la ville, en compagnie de deux servantes qui le surnomment « *peerie Goffman* » (le petit Goffman), sans doute en référence à sa taille modeste (1,64 mètre). Il tire de ses recherches une précieuse collection d'observations: des histoires de bourdes, de gaffes et de faux pas sur fond de vie communautaire rurale, qui seront ensuite décortiquées dans sa thèse de doctorat, soutenue en 1953.

Si Goffman est doté d'un certain sens de l'humour qui transparaît parfois dans ses écrits, le but de ses observations n'est pas de faire rire – et encore moins de se moquer – mais de donner à voir et à comprendre comment fonctionnent les humains quand ils discutent en groupe ou « *en face à face* ». Le sociologue s'intéresse aux micro-relations que l'on entretient avec nos voisins, notre boulanger ou les passants que l'on croise dans la rue (*lire p. 80-81*). Imitant volontiers l'éthologue, il enquête au sein de ce qu'il nomme son « *zoo interactionniste* », à la recherche des règles et des conventions plus ou moins implicites qui régissent l'ordre des relations interhumaines.

L'une des règles les plus importantes peut se résumer ainsi: nous cherchons constamment à proposer aux autres une image et une définition à la fois cohérente et valorisante de nous-mêmes, qui constitue notre « *face* ». Pour ce faire, nous sommes tenus de pratiquer un « *face-work* », à savoir un travail expressif digne de celui d'un

acteur, qui vise à nourrir notre représentation sociale. Cette pratique n'est pas de tout repos. Elle exige une attention permanente à tous les détails de notre « *décor* »: nos vêtements, notre façon de nous tenir mais aussi nos moindres mimiques. Goffman prête une attention particulière au langage non verbal, qui constitue la matière première de nos échanges avec autrui. Cette performance totale, impliquant tout le corps, se révèle épuisante. On a donc parfois besoin de se reposer, de quitter la « *scène* » de nos échanges. Selon Goffman, c'est à ce moment-là que nous rentrons dans les « *coulisses* », qui désignent le lieu où l'on relâche les exigences de performance sociale. Par exemple, dans le cadre d'un repas de famille, la cuisine est cet espace refuge où l'on s'autorise à être un peu moins enjoué que lorsqu'on est attablé au milieu des convives... et où l'on peut aussi se permettre de les critiquer discrètement.

MASQUE SOUS INFLUENCES

Si l'on suit Goffman, toute la vie sociale est donc fondée sur un gigantesque simulacre. Est-ce à dire que nous sommes des hypocrites? Pas forcément! Les différentes facettes sociales que nous adoptons face aux autres ne sont pas de pures illusions mais des éléments constitutifs de notre personnalité. Autrement dit, nos performances d'acteur font partie de nous: nous sommes nos masques. Notre « moi » profond n'est pas une substance figée mais une entité dynamique, qui se forge et évolue en permanence au contact d'autrui. Goffman résume cette idée dans une formule élégante et un peu énigmatique: « *La nature la plus profonde de l'individu est à fleur de peau: la peau des autres.* » Autrement dit, notre identité dans ce qu'elle a de plus singulier est tissée par la singularité des autres. Ce n'est pas dans la solitude d'une chambre que nous pouvons accéder à ce que nous sommes vraiment, mais dans l'imprévisibilité d'une fête entre amis, d'un dîner professionnel ou d'une banale conversation sur le palier de notre immeuble. Philosophiquement, cette idée est assez troublante. À l'inverse du philosophe Henri Bergson, dont il est lecteur, Goffman estime que le « *moi profond* » ne gît pas dans l'intériorité de l'âme d'un individu mais dans sa manifestation extérieure, au sein même du tapage de la vie sociale.

« La nature la plus profonde de l'individu est à fleur de peau: la peau des autres »

Erving Goffman

Chez le sociologue, donc, rien de plus faux que ce conseil bien connu: « on se fiche du regard des autres. » Au contraire, celui-ci nous obsède, nous inquiète, nous obnubile. « *Quand un individu entre dans le champ perceptif d'autres personnes, une sorte de responsabilité s'abat sur lui* », affirme-t-il. Cette responsabilité vis-à-vis du regard d'autrui se traduit dans notre corps, notre manière de nous comporter. Le sociologue note, par exemple, la différence visible entre le moment où quelqu'un marche dans la rue sans se savoir regardé (avec un visage neutre, voire renfrogné) et l'instant où il entre dans un espace où il se sait observé (son visage s'illumine, il adopte une mine affable). Inconsciemment ou non, nous nous tenons toujours prêts à arborer un certain masque social à la fois engageant et adapté à la situation dans laquelle nous nous trouvons.

TOUS RAVAGÉS?

Quand un échange se passe mal, quand une personne commet une bourde, ce sont tous les participants à cette scène qui sont menacés. C'est pourquoi l'embarras est généralement contagieux. Si l'un des participants à la conversation se montre ridicule, inconvenant, offensant même, il éclabousse, voire « *profane* » malgré lui, la « *face* » des autres par son comportement. Un seul être commet une offense, et c'est toute la structure sociale qui est fragilisée. Si l'outrage est trop grave, il devient un « *ravage* »: terme employé par Goffman pour désigner les atteintes à l'ordre public (intrusion dans l'espace personnel, souillure, cris, mouvements brusques et incompréhensibles), notamment commises par les personnes atteintes de trouble psychiques. Chez lui, le « *ravageur* » est donc celui qui ne respecte plus les conventions qui rythment notre vie quotidienne.

Le sociologue forge ce concept de « *ra-vage* » dans l'un de ses articles les plus bouleversants, « La folie dans la place », rédigé peu de temps après la mort de sa femme, qui se suicide en 1964 à la suite d'une dépression. Touché dans sa vie privée par la question de la maladie mentale, il est aussi l'auteur du célèbre *Asiles* (1961), consacré aux conditions de vie des personnes internées dans le service psychiatrique du St. Elizabeths Hospital, à Washington, où il séjourne pendant plusieurs mois (1955-1956) parmi 7 000 malades. Il y définit l'hôpital psychiatrique comme une « *institution totalitaire* » dans la mesure où les patients y « *mènent ensemble une vie recluse dont les modalités sont explicitement et minutieusement réglées* ».

Si *Asiles* est devenu l'un des textes canoniques du courant antipsychiatrie, sa tonalité n'est pas politique mais ethnographique. À l'instar des autres ouvrages de Goffman, il se présente comme une description pointilleuse et prosaïque – loin de tout sensationnalisme – de la vie quotidienne des patients: du lever au coucher, en passant par les repas et, surtout, par les « *stratégies d'adaptation* » mises en œuvre par ces derniers pour tenter de vivre le mieux possible au sein de cet espace très coercitif. La vie de ces « *reclus* » est d'autant plus rude que l'institution envisage toute rébellion comme le symptôme de la maladie mentale justifiant leur internement. C'est un cercle vicieux analogue que l'auteur mettra au jour dans *Stigmaté* (1963): la personne stigmatisée (pour des raisons de couleur de peau, de handicap physique...) est constamment ramenée à son stigmaté, y compris et surtout lorsqu'elle se plaint d'être stigmatisée!

Si Goffman montre que les personnes stigmatisées sont plus susceptibles d'être déconsidérées, son œuvre rappelle que

l'intransigeance du monde social n'épargne personne. Tout le monde peut un jour, et sans forcément le vouloir, commettre un acte jugé opaque, étrange, déplacé, et pour cette raison se faire soudainement exclure d'un groupe donné. « *Il n'existe pas d'interaction dans laquelle les participants ne courent pas un risque sérieux de se trouver légèrement embarrassés, ou au contraire un léger risque de se trouver sérieusement humiliés* », alerte le sociologue. La bonne tenue de nos menus échanges (« *small talk* ») repose donc sur un équilibre fragile. La pièce de théâtre sociale que nous croyons jouer à la perfection peut tout d'un coup se transformer en vaudeville, en scène absurde, voire en tragédie.

LES « BOUTIQUIERS DE LA MORALITÉ »

Heureusement, il existe des méthodes pour éviter de tomber en disgrâce, que le sociologue appelle les « *échanges réparateurs* ». Parmi ces techniques, il y a l'excuse (dire tout simplement pardon suffit la plupart du temps à apaiser une gêne) mais aussi l'humour ou l'adoption d'un ton badin qui vise à dédramatiser les querelles latentes. Et pour éviter les malentendus, il suffit parfois d'expliquer notre action aux autres. Par exemple, quelqu'un qui fait brusquement demi-tour après être sorti de chez lui a tendance à s'arrêter, à se palper les poches en levant les yeux au ciel, exagérant soudainement son exaspération. Le but de cette petite mise en scène est de faire comprendre à un observateur supposé que ce revirement de trajectoire est dû à l'oubli d'un objet et non à un coup de folie. Et si une situation sociale s'envenime malgré toutes ces précautions, les personnes en présence peuvent instaurer « *un compromis de travail* », qui consiste à continuer l'échange social coûte que coûte, à arrondir

... les angles au maximum, même si des propos bizarres, voire scandaleux, ont été tenus. Bref, en général, on est prêt à tout – y compris à s'asseoir sur ses principes ou son éducation! – pour s'épargner collectivement un moment d'embarras.

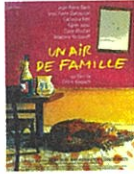
Nous sommes donc ce que Goffman appelle des « *boutiquiers de la moralité* ». Cela signifie que si l'on se comporte correctement, ce n'est pas parce qu'on a de nobles valeurs mais parce qu'on cherche à tout prix à faire bonne impression et à éviter les drames. En partant d'une telle définition de l'individu, le sociologue exhibe notre tendance à l'amoralité mais aussi notre obsession pour les apparences. Il dépeint avec rigueur et une certaine tendresse « *les aspects dramaturgiques de notre condition humaine* » : à savoir tout ce que nous mettons en scène pour être considérés, respectés et admirés par nos semblables.

LA BOUSSE DES RELATIONS

Admiré et reconnu de son vivant, Erving Goffman est véritablement consacré lorsqu'il est nommé 73^e président de la prestigieuse Association américaine de sociologie. À cette occasion, il rédige un discours, « *L'ordre de l'interaction* », qui retrace les grandes lignes de sa conception de la sociologie. « *Ma préoccupation pendant des années a été de promouvoir l'acceptation de ce domaine du face-à-face comme un domaine analytiquement viable* », affirme-t-il dans ce texte testamentaire. Il meurt en effet brusquement en 1982 d'un cancer de l'estomac, à l'âge de 60 ans, avant d'avoir pu le prononcer publiquement.

Goffman a laissé à la postérité une sociologie colorée, précise, vivante et opérationnelle, utile notamment aux travailleurs sociaux et à tous les professionnels au contact de publics. Il a aussi offert à tout un chacun une boussole permettant de se repérer dans la terre parfois aride et conflictuelle des relations interpersonnelles. Il a enfin esquissé un singulier portrait de notre humanité, qui, sous sa plume, apparaît dans toute son ambivalence: imparfaite, autocentrée, obsédée par le regard des autres, mais aussi touchante, percutante, imaginative – et surtout dotée d'un immense talent pour la performance théâtrale. Ni particulièrement bon, ni fondamentalement mauvais, l'humain de Goffman est avant tout une immense bête de scène! ■

Pour aller plus loin



À voir

Un air de famille
Cédric Klapisch (1996)
Adapté d'une pièce à succès, ce film culte est à lui seul une petite mise en pratique de la sociologie de Goffman. Le repas de famille qui tourne mal est une « scène », animée par un Jean-Pierre Bacri bougon et maladroit multipliant les « ravages », tandis qu'en « coulisses » se noue une idylle entre Jean-Pierre Darroussin et Agnès Jaoui.

À lire

D'Erving à Goffman. L'œuvre performée?
Yves Winkin (MkF, 2022)
Cet ouvrage retrace les grandes lignes de la vie de Goffman, puis montre comment il a mis en scène sa propre sociologie, en « performant » ses conférences. On y trouve des photographies et de savoureuses anecdotes.

À écouter

« Comment se conduire dans les lieux publics ? »
Conférence de Daniel Cefaï, (2015, vidéo disponible sur bnf.fr)
Pourquoi sommes-nous ravis sur notre portable dans le métro? Comment se comportent les gens quand ils attendent un bus? Dans cette conférence, le sociologue Daniel Cefaï – interrogé par Sylvain Bourmeau – nous invite à observer les situations de la vie quotidienne avec le regard et les concepts forgés par Goffman.



© Illustration : Paul Coulbois pour PM

L'embarrassé

« Rougissement », « contraction du diaphragme », « vacillement ». Ces symptômes surgissent quand l'individu ne sait plus ce qu'il doit faire, ni ce qu'il peut attendre d'une interaction. L'embarras marque un trouble, voire une « *dislocation* » de l'ordre social habituel. Il désigne un vertige profond mais fréquent dans nos relations sociales.

L'inattention polie

Courage, fuyons... du regard! L'inattention polie consiste à surjouer la distraction ou le désintérêt pour les personnes proches de nous dans la rue, afin de ne pas paraître intrusif. Il s'agit aussi parfois de tout faire pour ne pas avoir à intervenir dans une scène... ce qui peut confiner à la lâcheté.

C'est arrivé près de chez vous

Pour mettre en scène le jeu des relations sociales, Erving Goffman a créé une galerie de situations et de personnages. Nous vous invitons à descendre dans la rue pour les découvrir.

Le gaffeur

Le gaffeur perturbe les interactions sociales en faisant des bourdes ou des faux pas. Ces gaffes consistent à avouer des secrets mais aussi à tenir des propos inconvenants ou encore à empiéter sur l'espace personnel des autres (comme ici). Le gaffeur qui récidive sera exclu socialement, voire considéré comme un « *fou* », une « *personne socialement défectueuse* ».

La ressource sûre

On se sent gêné quand « un ange passe ». Pour éviter les silences, il existe des « *ressources sûres* », des « *conversations refuges* » auxquelles on peut se raccrocher à tous les coups: la météo occupe une place de choix dans ce domaine. Elle permet de combler un vide... et aussi (si besoin) de s'extraire rapidement de la discussion.

L'interaction euphorique

Quelle joie quand tout se passe bien! L'échange euphorique qui s'oppose à l'échange « *dysphorique* » désigne une conversation sans fausse note, équilibrée, sereine. Personne ne s'y sent gêné ni humilié.

La stigmatisée

Du latin *stigmata*, signifiant « *marques faites au fer rouge* », le stigmat désigne un attribut visible, qui tend à discréditer une personne aux yeux des autres. Lorsqu'un individu est stigmatisé, ses tentatives pour se défendre seront perçues comme la preuve de sa « *déficience* » supposée, ce qui crée un cercle vicieux délétère.

La non-personne

SDF, mais aussi personnel de ménage, employés de maison... On passe parfois devant eux comme s'ils n'étaient pas là. En plus d'être invisibilisés, ils sont traités avec « *un manque d'égard* » ostensible, qui les prive de leur statut de sujet.

